

Le terme de séduction peut surprendre dans un exposé sur l'histoire des femmes. Il s'est imposé au moment de proposer un titre pour ce cycle inaugural de la Chaire « Études Femmes – Études Genre », car venait juste de paraître un livre sur ce sujet. Le livre intitulé *Séduction et sociétés, approches historiques* (Seuil) est le résultat d'un travail collectif dirigé par Arlette Farge et moi-même. C'est en duo d'ailleurs que nous aurions dû nous présenter ici. Mais les circonstances s'y sont opposées. Arlette s'en excuse et je le regrette vivement, d'autant plus que nous formons un tandem complémentaire pour animer le groupe de recherche qui travaille en histoire des femmes dans le cadre du Centre de Recherches Historiques, à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales à Paris. Je m'acquitterai donc seule de cette tâche qui m'honore et m'effarouche aussi un peu.

Notre enquête historique sur la séduction s'inscrit dans un contexte précis, dans un moment de la recherche qu'il est nécessaire de présenter. Car l'idée même de la nouveauté, que je suggère en parlant de « nouvelle approche », suppose un écart par rapport à des fondations, à un passé. Il ne s'agit pas seulement d'un déplacement de thématique, mais d'une autre formulation des problèmes posés à l'histoire des femmes. Je présenterai d'abord le travail sur la séduction, les questions et les enjeux qui l'ont porté. Dans une seconde partie, je dresserai la toile de fond du champ appelé histoire des femmes (en schématisant nécessairement et en me limitant au cas français). Vous pourrez donc juger, en connaissance de cause, de la nouveauté et du déplacement qu'opère la thématique de la séduction. J'espère ainsi fournir quelques repères concrets au débat.

Pour en terminer avec ce préambule, j'ajouterai que, comme historienne des femmes (ou historienne tout court, pas seulement des femmes), j'occupe un point fixe dans le temps, dans l'espace et dans le monde professionnel. D'une certaine façon je fais parti du tableau que je cherche à peindre. Le point de vue que j'adopte est nécessairement borné par mon appartenance à un lieu (l'EHESS à Paris) et il est marqué par l'expérience que j'ai partagée là avec le groupe d'histoire des femmes, actif depuis les années 70, depuis les débuts de l'histoire des femmes. Les quelques réflexions qui suivent portent nécessairement la marque de ce lieu.

I- Séduction et sociétés, approches historiques

Un motif hors du champ de l'histoire

Le motif même de séduction a été et reste si abondamment utilisé et décliné à l'infini qu'il peut paraître naïf ou présomptueux de vouloir y ajouter un couplet : poètes, peintres, romanciers ou cinéastes se sont, depuis toujours, emparés de ce thème comme d'un espace de liberté, comme d'un moment incertain où chacun peut inscrire une part de vérité, mais aussi une part de fantasmes. Il semble que personne d'ailleurs ne puisse réellement se proclamer hors du champ de la séduction, tant il appartient à l'expérience commune. Chacun y entend l'écho de ses propres émotions, de ses propres désirs.

Mais dans cet espace quasi magique de l'amour naissant, tout n'est pas serein. On ne saurait être dupe de l'effet de ravissement et oublier que le jeu de la séduction est précisément investi d'une dimension double, la captation et le plaisir. Cette réalité complexe n'avait guère jusqu'à présent mobilisé la discipline historique, ni même les sciences sociales. Ces disciplines ont abondamment traité de la famille, du mariage, du choix du conjoint, de l'enfant, de la sexualité, légitime ou illégitime. Plus récemment, la curiosité pour l'intime a permis de pénétrer plus avant dans le domaine des sensibilités et des émotions. Mais la séduction, difficile à saisir de par sa nature, semble avoir échappé aux maillages thématiques classiques.

L'histoire des femmes engagée depuis ses débuts dans un travail d'accumulation du savoir pour rendre les femmes visibles et présentes à l'histoire, avait adopté une logique de

dénonciation de la domination masculine, logique qui porte à opposer de façon binaire le public et le privé, la vie professionnelle et la vie familiale, l'extérieur et l'intérieur, le masculin et le féminin. Aussi avait-elle encore peu envisagé les thèmes de l'ambiguïté du désir et de la rencontre, si nuancée, si compliquée, entre hommes et femmes. Nous souhaitions déplacer les grilles de lecture habituelles pour aborder cette complexité comme un nouvel objet historique. C'est le défi que nous avons voulu relever par la publication d'un essai collectif sur la séduction¹.

Un défi à relever pour l'histoire des femmes, mais aussi pour notre époque contemporaine qui se complaît tant dans son propre miroir de séduction, dans le triomphe de l'image, dans la mise en scène du corps, dans l'esthétisation des apparences. Un défi à relever dans un univers médiatique et publicitaire, souvent injonctif, où la séduction est reine, et semble faire fi des fractures sociales et des déséquilibres mondiaux. Un défi enfin pour les hommes comme pour les femmes de notre temps, confrontés à beaucoup d'aspirations nouvelles, à beaucoup de plaisirs permis, mais au prix de vivre avec incertitude et souvent d'assumer une certaine solitude. Il fallait décidément affronter la tension des mots et du non-dit, la tension du trop-plein de discours et de la rareté des traces directes, la tension de l'inflation verbale sur l'idéal féminin et de la femme-objet réduite au rang de marchandise. Il fallait affronter surtout pour nous historiennes la rareté de traces directes en histoire.

Cerner le sens des mots

Qu'entendons-nous par séduction ? Il arrive que le langage courant inverse l'ordre des dictionnaires. A notre époque, il ne fait aucun doute qu'une enquête sur la séduction va traiter de ce je-ne-sais-quoi qui fait qu'un homme et une femme se plaisent, se charment, s'attirent. Dans l'acception usuelle, le terme de « séduction » représente d'abord cet élan qui porte l'un vers l'autre et projette les acteurs dans un dédale de sentiments et de ruses, dans un jeu de simulations et de dissimulations, fait aussi de pudeur et de dévoilement. On sait que rien n'est gagné d'avance, le jeu reste suspendu. La séduction anticipe l'amour, elle l'attise en même temps. Mais le dénouement peut être fatal et défaire le jeu.

Or, les dictionnaires, fidèles à la leçon étymologique et en ce sens à l'histoire, ne l'entendent pas ainsi. Séduire, c'est d'abord tromper. L'ordre est invariable depuis le latin classique jusqu'à nos jours. Le mot traverse le temps avec la charge négative du vocabulaire ecclésiastique : dans le sens de corrompre, de mettre à part, de tromper pour faire tomber quelqu'un en erreur. On voit là se profiler la figure du démon tentateur, séducteur par excellence. C'est seulement au 18^e siècle, que séduction en vient à désigner les moyens de plaire et l'usage des charmes.

Le point d'inflexion est instructif. Dès l'époque de Furetière (*Dictionnaire*, 1690), le passage du nom à l'adjectif marque plus nettement l'identité des acteurs. Le séducteur c'est celui qui trompe, qui abuse les peuples ou les particuliers. Les exemples sont alors donnés au masculin : dans *L'Écriture*, le diable est appelé « l'Esprit séducteur » ; on dit que Mahomet a été « le séducteur de tout l'Orient » ; on punit les séducteurs des filles, les subornateurs, de même que les ravisseurs. On voit à travers ces exemples que pouvoir et force opèrent une partition inégale entre le séducteur et la personne séduite, entre le puissant et le peuple supposé crédule, entre l'homme fort et la fille soupçonnée de se laisser « ravir » (dans le double sens d'enchantée et d'enlevée). Diderot (dans *l'Encyclopédie*) nuance le trait, le rend plus complexe en faisant intervenir le plaisir et l'art : « Le séducteur, c'est celui qui dans la seule vue de la volupté, tâche, avec art, de corrompre la vertu, d'abuser de la faiblesse, ou de l'ignorance d'une jeune personne. A la familiarité de ses discours libres, succède la licence de ses actions ; la pudeur encore farouche demande des ménagements, l'on n'ose se permettre que des petites libertés, l'on ne surprend d'abord que de légères faveurs, et forcées même en

¹ Les noms des auteurs et la table des matières sont donnés en annexe.

apparence, mais qui enhardissent bientôt à en demander, qui disposent à en laisser prendre, qui conduisent à en accorder de volontaires et de plus grandes ; c'est ainsi que le cœur se corrompt, au milieu des privautés, qui radoucissent, qui humanisent insensiblement la fierté, qui assoupissent la raison, qui enflâment le sang ; c'est ainsi que l'homme s'endort, qu'il s'ensevelit dans des langueurs dangereuses, où il fait un malheureux naufrage. »

Dans l'histoire du mot, il faut donc souligner ce basculement à la fin du 18^e siècle dans l'espace du chatolement et de la volupté, néanmoins dangereux car Diderot ne parle pas impunément d'ensevelissement et de naufrage. Pourtant le siècle suivant n'en démord pas. La tromperie et les « influences fâcheuses » occupent toujours la première place. En droit pénal (*La Grande Encyclopédie*), la séduction est un élément du cas spécial de détournement de mineurs qui fait l'objet de l'article 356 du code pénal. C'est le cas du rapt dit de séduction. En droit civil, la séduction est examinée pour juger de la validité du consentement au mariage. Quantité de thèses de droit sont d'ailleurs consacrées à cette subtile distinction entre séduction et consentement.

Le 20^e siècle conserve toute cette sédimentation des emplois péjoratifs, mais le rapport de pouvoir et de détournement s'estompe au profit d'une relative réciprocité. Par exemple, dans un roman de 1939, on peut lire que le séducteur « résiste rarement à l'envie de poursuivre les avantages de la séduction qu'il exerce, surtout sur les très jeunes filles, mais il est presque toujours pris à son propre piège ; victime de sa victime, il souffre plus qu'elle. » (Béguin, 1939) Plus tard, dans les années 50, de la femme libre, qui excite le désir, on dira qu'elle a du sex-appeal, terme particulièrement ambiguë pour désigner le charme et le pouvoir d'attraction à base de sexualité.

On connaît par ailleurs toute la polysémie du terme de séduction : en politique, en religion, en affaires, dans le monde des stars et du cinéma, la séduction est partout, partout, il faut savoir séduire. Mille et une manières permettent à notre société d'imposer le triomphe des apparences et de l'image, ceci dans tous les domaines. Mais en dépit de l'hypertrophie de la culture du paraître, le terme de séduction repose aujourd'hui encore sur la tension héritée de l'histoire faite de captation et de plaisir. Le premier sens des dictionnaires actuels est encore l'action de corrompre. Il fallait s'attarder à cette histoire du mot séduction, non seulement pour éviter les anachronismes et les contresens (difficulté majeure en histoire), mais surtout pour souligner toute l'ambivalence de l'objet historique que nous cherchions à saisir.

Un acte social ordinaire, point nodal de l'intime et du social

Plongées un moment dans cet embarras sémantique, nous avons trouvé salutaire et efficace de poser le postulat suivant, au moins à titre exploratoire : la séduction est un acte social ordinaire. Acte social en ce sens qu'il est réglé et modelé de façon variable par les sociétés et les cultures. Acte social qui touche aussi à l'intime car il entraîne un homme et une femme ou deux personnes de même sexe, dans un processus de rencontre où l'esprit et le corps sont impliqués. « Ordinaire », cet acte l'est parce qu'il peut jaillir en tout lieu, à tout moment, qu'il produise l'effet de surprise (le coup de foudre, la marque du destin...) ou qu'il soit le résultat d'un calcul ou d'une certaine disponibilité. Acte « ordinaire » encore par le caractère instable des formes et des signes, voire leur inconsistance : une expression infime du visage, un battement des cils, un plissement des paupières, des frôlements anodins, des points d'inflexion du corps, un déhanchement, le port des épaules, l'effluve d'un parfum, les harmoniques d'une voix... On n'en finirait pas d'explorer les ressources infinies de la séduction, dans ses modalités les plus ténues, les plus répandues, néanmoins efficaces et socialement réglées, selon des durées et des moments variables, qui vont de l'instant éphémère et fragmenté à sa projection dans la durée, dans un futur possible.

On peut dire que la séduction appartient bien à ce que Paul Veyne appelle « les faibles intensités » du réel². On peut être vaguement séduit (e), ou intensément et violemment capté(e). On peut admettre aussi que l'attirance entre les êtres est à la fois évidente et mystérieuse, pour cette raison sans doute elle est souvent passée sous silence. On parle peu du plaisir que l'on a de plaire³. Ce constat ne condamne pas pour autant à se résoudre à l'inexplicable. Dans la perspective historique, il s'agit moins de se focaliser sur une définition de mot (qui nous avait un temps paralysées) que de comprendre ce que le langage parvient à saisir du réel et ce qui lui échappe. Au-delà des discours normatifs et moraux, qui ne sont pas de simples miroirs, mais qui agissent sur le social (ils forment et informent à la fois), c'est la confrontation des traces et du réel qui forge précisément l'opération historique. Il importe donc de savoir capter ces traces, comme l'a fait Arlette Farge pour le 18^e siècle, dans les archives judiciaires en particulier. Être attentif aux notations apparemment anodines, même si elles sont formulées et « formatées » selon des logiques policières ou moralistes. Savoir décrypter les expressions des visages qui signalent des éclats de bonheur, les façons de badiner, de se taquiner, de cheminer ensemble, etc. Saisir aussi les actes et les moments de parole qui visent à accrocher l'attention ; dans les milieux populaires avec leurs façons d'éclater, de se moquer, de provoquer, souvent dans une langue verte et directe ; dans les milieux aisés qui avancent masqués dans leurs arts de plaire (la conversation, la galanterie). Comprendre ainsi, du côté des élites du 18^e siècle, que le libertinage est une « mécanique » qui allie la frivolité et la raillerie, une mécanique du rire et du persiflage qui demande soumission de l'esprit et de l'âme. En miroir, les coquetteries féminines ne sont alors que défense, manière d'exister contre, face à⁴.

Beaucoup d'autres sources peuvent être convoquées. Danièle Poublan a étudié des correspondances de fiancés au 19^e siècle. Il s'agit là d'une écriture très codée, soumise aux règles de la bienséance et aux conditions matérielles d'un échange plus ou moins clandestin. Cette étude menée d'une part sur un milieu bourgeois et d'autre part sur un jardinier et sa dentellière, montre que des modes de séduction sont subtilement manipulés par les jeunes pour tromper la surveillance de la famille, pour contrer le pouvoir de l'argent sur les sentiments et l'emprise de l'ordre social sur le rêve. Ainsi la façon de négocier la fréquence des lettres, les manières suggestives de dire l'attachement et le désir, l'échange d'objets symboliques (mèches de cheveux, photos), la déclinaison du « je-pense-à-toi », ces indices épistolaires, parmi d'autres, du jeu de la séduction (le mot même est absent de ces correspondances) permettent de traquer différentes modalités qui relèvent autant de la personne et de l'intimité que des contraintes et des règles sociales. Ces lettres de fiancés constituent une sorte de point nodal de la séduction dans ce qu'elles révèlent de l'intime et du social.

Une troisième dimension de la séduction est son enracinement dans la culture. Cet acte social ordinaire appartient en effet aux concepts majeurs qui structurent la communication sociale (au même titre que la civilité, la distinction ou la discrétion). Il renvoie aux présupposés anthropologiques, philosophiques, esthétiques, moraux de toute la culture occidentale. Les modèles culturels se révèlent sous les apparences anodines de scènes ordinaires (entrer dans la conversation, demander, donner, recevoir, attirer ou détourner l'attention...). Ces manières très codées s'efforcent de concilier des intérêts contradictoires, relevant des individus ou de l'habitus social : maintenir la distance dans la rencontre, s'intéresser aux autres tout en respectant leur for intérieur... bref, préserver la face sans empiéter sur le territoire de l'autre. Toutes sortes de rituels servent alors de masque ou de

² Paul Veyne, « L'interprétation et l'interprète. A propos des choses de la religion », *Revue Enquête*, n°3, 1996, p. 241 et sq.

³ Cas de Manon Phlipon étudié par Dominique Godineau, cité en annexe.

⁴ Elisabeth Bourguinat, *Le siècle du persiflage. 1734-1789*, Paris PUF, 1998.

bouclier pour avancer sans trop de danger face à une « adversité » naturelle et sociale qui comporte bien des avatars⁵.

Pratique sociale vivante, la séduction est donc nécessaire à la construction du lien social et constitutive de la personne, en ce sens elle nourrit non seulement les relations individuelles mais aussi les mécanismes sociaux. Ainsi ceux qui se trouvent dépouillés des ressources de la séduction (dans le cas d'un handicap physique ou par les multiples formes de stigmatisation sociale) risquent d'être renvoyés à la solitude. On sait que différentes formes d'exclusion, d'humiliation et de souffrance, liées ou non au monde du travail, vident la culture du paraître de son épaisseur protectrice. Cette culture imprègne tellement le monde professionnel que des cours de séduction sont proposés aux chômeurs à la recherche d'un emploi (pour travailler la présentation de soi, pour choisir la couleur des vêtements qui flattent, pour contrôler les inflexions de la voix, etc.). La perte des marques de séduction rendent les personnes opaques ou transparentes au point que les priver d'identité. Elle provoque une sorte d'errance identitaire qui peut être fatale aux formes normées de l'attraction.

Les manuels de savoir-vivre que j'ai étudié pour le 19^e siècle, reprenant les principes de la civilité hérités d'Erasmus, raisonnent longuement, entre autre question, sur le jeu des regards, symptôme d'une entrée possible dans l'espace de la séduction. La captation par les yeux, le premier regard, voilà bien un lieu commun de notre littérature⁶. Dans cette rencontre furtive, s'engage un jeu initiatique et ambivalent où se gèrent l'appel, l'ouverture à l'autre, l'accueil, mais aussi l'évitement, le refus, la fermeture. Il est significatif que la réserve imposée aux femmes, dans les lieux publics et privés, au 19^e siècle en particulier, les forme à baisser les yeux, à se détourner d'un regard trop appuyé et, plus encore, à ne pas attirer les regards. Mais le regard féminin apprend, en revanche, à observer sans en avoir l'air, à lorgner avec discrétion, à butiner du coin de l'œil, ou d'un battement de paupière. Il n'empêche, le croisement des regards marque l'épreuve de la rencontre avec le désir de l'autre. Il définit le seuil d'une séduction possible, comme un espace de visibilité et de lisibilité réciproque des intimités, du fond des êtres. Mais cette relation de séduction n'engage pas seulement deux individus en raisons de leurs qualités personnelles et esthétiques. Elle peut s'insinuer et irriguer une position sociale de dépendance (maître élève, patrons employé par exemple). Hiérarchique ou non, cette relation s'inscrit aussi, tout en l'activant, dans le système symbolique de la différence des sexes. Dans cette symbolique, les hommes sont tenus pour conquérants et les femmes pour la proie ou l'objet de conquête. Faire la cour se traduit souvent dans les termes crus de la chasse, où la battue, l'affût sont aussi excitants que le moment de la prise.

L'identité de la femme séduisante ou séduite se trouve en quelque sorte enchâssée dans ce travail d'identification et d'incorporation des images installée dans les sociétés. Ces images ne sont pas éternelles, elles bougent comme nous pouvons l'observer aujourd'hui. Il reste que le partage des rôles, tout en se coulant dans le schéma général de la conquête, ménage dans le secret et le mystère de l'intimité une marge indécidable sur ce qui précède, sur la cause première, sur l'attrait initial, sur la naissance de l'émotion.

Ce point nodal de la rencontre de l'intime, du social et du culturel s'élabore selon les situations, les époques et les contextes, il met en question, et souvent dramatise, les rôles entre le masculin et le féminin. L'idée que l'on a de soi et le regard de l'autre autorisent ou interdisent bien des manières d'être selon que les codes de masculinité et de féminité paraissent plus ou moins recevables. Ces codes, l'histoire des femmes n'a eu de cesse de le

⁵ Michel Mafesoli, « Le rituel et la vie quotidienne comme fondement des histoires de vie », Cahiers internationaux de sociologie, vol. LXIX, 1980, p.343.

⁶ Jean Rousset, *Leurs yeux se rencontrèrent. La scène de première vue dans le roman*, Paris, José Corti, 1981.

montrer, sont loin de s'appuyer sur une quelconque nature féminine ou masculine. Ils sont malléables, labiles, socialement construits, assignés, et sans cesse réévalués et transgressés. Ils relèvent non seulement de l'ordre de l'intime et des émotions, mais aussi de l'incorporation des règles sociales. Selon les contextes historiques, hommes et femmes peuvent consentir aux modèles, s'y conformer, même enchérir sur les rôles proposés.

Enjeux pour le temps présent

Ne soyons pas dupes des mécanismes sociaux. Ils n'épuisent pas une réalité mouvante et émotionnelle : il arrive aussi aisément de consentir ou de résister à certaines formes de séduction, soit par méfiance, soit en ayant la volonté d'inventer une autre relation que celle qui nous est présentée comme un rude rapport de forces. Les hommes ont-ils toujours le pouvoir dans cet espace, les femmes sont-elles toujours abusées ? A quels systèmes d'échange correspondent ces entre-deux, ces face à face où s'inscrivent le don et le refus, la vérité et l'artifice, le visible et le caché et, il faut bien le dire, la soumission et la dépendance ? A ce niveau d'expérience, on peut d'ores et déjà comprendre que séduire, être séduit ou séduite font naître des modes d'oppression. Plus subtilement on peut avancer que dans le plaisir et l'émotion ressentis jaillissent aussi des possibilités d'émancipation, telles que l'appropriation du pouvoir de séduire et la reconnaissance du désir féminin.

Le seul fait de formuler de telles questions nous renvoie à notre position de femmes dans la société occidentale, nous qui bénéficions de réelles avancées d'ordre économique, juridiques et politiques, même si les frontières ne cessent de déplacer les inégalités et les formes de domination masculine. Ailleurs, la majorité des femmes est confrontée à l'urgence de la survie. Nous sommes en particulier renvoyées à notre position d'historiennes par rapport au mouvement féministe : travailler sur la séduction incite en effet, à chercher un autre langage que celui du premier militantisme, d'abord soucieux de dénoncer la domination masculine. Ce travail incite aussi à rester attentif à la fragilité des acquis. La violence guette toujours au coin du bois, elle peut toujours surgir. Mais l'espace de la rencontre abrite aussi des plaisirs partagés. Les possibilités de négociation et les marges de liberté nous sont donc apparues aussi importantes à étudier que les formes de la captation, sans pour autant trahir la cause des femmes. Admettre que les relations entre les hommes et les femmes sont compliquées ne dispense pas de les démêler et de reconnaître aux femmes une position de sujet et d'actrice.

Dans la mesure où l'histoire fait partie de la réalité dont elle traite, notre travail sur la séduction est donc porteur d'enjeux. Lucien Febvre écrivait dans *Combats pour l'histoire* : « Faire de l'histoire, oui, dans toute la mesure où l'histoire est capable, et seule capable, de nous permettre dans un monde en état d'instabilité définitive, de vivre avec d'autres réflexes que ceux de la peur. » L'évolution récente des codes de la séduction alimente bien des peurs. Certaines découlent en particulier de l'appropriation que les femmes ont revendiquée pour leur corps : contraception, maîtrise de la maternité, protection légale contre le harcèlement et le viol, sans parler de cette tranquille assurance de pouvoir disposer librement de son corps. Cette appropriation est sans doute l'événement le plus marquant de leur histoire mais aussi le plus déstabilisant pour les relations de séduction. Il suffit de penser aux codes vestimentaires qui deviennent plus uniformes, aux comportements mimétiques (usage de la cigarette, de l'alcool, et autres comportements à risque). Pensons aussi à la sexualité qui peut être déliée du mariage et de l'amour, à la reproduction possible en dehors de toute relation sexuelle. Vivons-nous, comme certains le clament, une ère de déliaison ? La perte de repères qui en résulte engendre en tout cas bien des peurs. Ainsi la peur latente d'une indifférenciation dramatise certains comportements. Dans cet état de confusion, les hommes peuvent-ils encore conquérir des femmes qui affichent des airs de conquérantes, qui ne jouent plus seulement à résister mais empruntent parfois les armes du « prédateur » ? Les femmes peuvent-elles encore séduire par le trompe-l'œil de leur fragilité et de leur mystère alors qu'elles prennent (parfois) les rênes du pouvoir ?

Ces déplacements possibles dans le jeu de la séduction se répercutent, comme par ricochet, dans toutes les strates du social. Ainsi, entre génération, la transformation des codes de séduction peut être génératrice de graves conflits. Dans un même espace de temps, les formes d'attraction entre les sexes sont bouleversées jusqu'à devenir des langages très différents si ce n'est opposés, ce qui permet aux jeunes générations de s'identifier, de se reconnaître, à travers des signes et des gestuelles qui leur sont propres et inversent parfois ceux de leurs parents. Ceux-ci peuvent alors éprouver un sentiment d'étrangeté, d'impuissance et d'incompréhension face à leur enfants.

Ces conflits de génération se combinent avec la position dans l'espace (selon qu'on habite dans un milieu urbain ou rural, ou suburbain) et avec la position dans la hiérarchie sociale. Ces appartenances diverses produisent différentes manières d'entrer en séduction ou de la subir. La mixité n'est pas partout vécue de la même façon et les formes d'émancipation se heurtent à des habitudes culturelles où les rapports hommes-femmes sont eux-mêmes très codés. On sait que dans certaines banlieues des bandes de jeunes filles quasi guerrières se mettent en place, alors qu'en même temps d'autres femmes y subissent des agressions sexuelles, souvent dans le cadre scolaire et parfois dramatiquement ritualisées selon la formule des « tournantes ». On sait par ailleurs que de possibles négociations entre les sexes peuvent jouer dans des milieux culturellement et socialement privilégiés ; il semble bien que certains se réfugient dans un marquage identitaire qui consiste à préserver des différences entre les rôles et dans l'organisation de l'espace privé. Les sociétés ouvrières, notamment d'après les travaux d'Olivier Schwartz⁷ « résistent à la menace de brouillage ou de réduction de la distance entre pôles masculins et pôles féminins traditionnels ». Ils « tiennent aux canons de la virilité et de la féminité » ; les femmes elles-mêmes ne désirent pas « retirer aux hommes l'exclusivité des attributs sexuels » que sont le travail, l'autorité, l'espace public ; elles craignent de faire entrer dans le jeu de leur relation une souplesse qui menacerait un équilibre ancré dans cette différence. Ce qui n'empêche pas la dispute d'éclater et de tendre toujours plus le fil tiré entre les pôles masculin/féminin, mais sans jamais les inverser. La situation de forte dépendance par rapport aux conditions sociales et économiques les assignent au respect du modèle traditionnel de l'ordre patriarcal. C'est l'une de leurs principales marques d'identité, un rempart contre la non-maîtrise de leur sort et la précarité subie.

Il est bien évident que dans le monde du travail soumis à des hiérarchies fortes et conflictuelles, des modes de séduction se développent aussi selon des registres spécifiques. Ces lieux cristallisent des processus habituels d'attraction et de plaisir longtemps occultés, sous prétexte de productivité. Certes, il ne faut pas confondre les agréments de la mixité avec le harcèlement sexuel. Celui-ci commence à être aujourd'hui nommé, reconnu, dénoncé, juridiquement réprimé. C'est une réalité quotidienne, une menace sournoise en particulier pour celles qui travaillent dans des métiers dits masculin ou sur des postes de nuit. Mais il faut aussi s'attacher aux formes ordinaires de séduction, aux codes très spécifiques du monde du travail et à l'inévitable dynamique des relations qui en découle. Par exemple les attentions, les privautés entre collègues, égaux ou hiérarchiques (offrir un café, des fleurs...), installent une forme d'attachement, sur une frontière ténue entre dépendance et agrément. Des liens, des évitements sont aussi fabriqués à partir de ce jeu instable : séduction, antiséduction. En ce sens, notre travail sur la séduction nous incite à porter un autre regard sur l'histoire sociale et économique, par exemple sur ce je-ne-sais-quoi qui vient brouiller les paramètres des gestionnaires dans les entretiens d'embauche et dans le choix des collaborateurs.

⁷ *Monde privé des ouvriers*, PUF, 1990. Dans un article dans le *Monde des Débats* (janvier 2000), Olivier Schwartz montre que la consommation, les loisirs de masse et l'école pour tous rapprochent l'univers des ouvriers des classes moyennes. Mais, derrière, les clivages demeurent. Il y a toujours « eux » et « nous ». Les spécificités de la culture ouvrière demeurent fortes. En particulier, « persiste un attachement fort à une certaine valorisation de la virilité et à la division traditionnelle des rôles entre les sexes au sein de la famille ».

Terrains de l'enquête historique

Porteur d'enjeux, notre enquête sur la séduction est traversée par des questions qui ont statut d'évidence bien que lourdes d'une vraie complexité. Quand il s'agit de séduction, des visions du monde s'affrontent. Dans chacune se révèlent les conflits du corps et de l'esprit. Selon le contexte, le désir et la réserve, dans un jeu subtil de voilement et de dévoilement font l'objet de bien des manipulations. Notamment pour le 20^e siècle, nous avons étudié des mises en scène et des usages publics de la séduction (par exemple, aux États-Unis, la double affaire Clarence Thomas/ Anita Hill et Clinton/ Monica Lewinski).

Il n'est pas possible, dans le cadre de cet exposé, de présenter chacun des articles qui composent notre livre. J'en ai déjà évoqué certains. Ces terrains vont de la période médiévale au temps présent, ils s'inscrivent surtout dans le domaine français, avec des études sur l'Espagne franquiste, sur les Antilles au temps colonial, sur l'Amérique de Clinton. Une grande variété de temps, d'espace mais aussi de sources : archives judiciaires, correspondances familiales, mémoires, récits de voyage, textes normatifs, textes politiques (notamment féministes), fictions (Mademoiselle de Scudéry, Vercors), émissions de télévision, journaux. Toutes ces sources ont été analysées selon la problématique commune, que je viens de résumer.

Je retiendrai à titre d'exemple, dans le cadre de cet exposé, la question du maquillage traitée par une médiéviste, abordée aussi par d'autres. On peut trouver bien des échos dans le temps présent. Cette question paraît exemplaire d'un souci qui traverse toute l'histoire : est-il légitime de chercher à plaire en transformant son propre corps et en recourant à des artifices ?

Christiane Klapisch-Zuber a compulsé un corpus de textes issus de la tradition chrétienne, sur un long Moyen Âge, traitant du maquillage et de la toilette des femmes. Avec une remarquable stabilité et cohérence, ces discours défendent l'idée de la tromperie. Le maquillage contrevient à l'ordre divin qui veut qu'hommes et femmes vieillissent. Il offense le Créateur, car vouloir ajouter aux avantages physique prétendrait transformer l'œuvre divine nécessairement parfaite. C'est le premier péché, celui d'orgueil, il concerne les deux sexes. A celui-ci s'ajoute le péché de luxure, qui est, lui, parfaitement féminin : la femme fardée est assimilée à la prostituée. Il est clair, dans ces discours, que la femme qui se peint et se pare veut plaire à d'autres qu'à son mari. Même lorsque la malheureuse n'est pas consciente des effets qu'elle produit, son fard, son parfum, les parures qu'elle exhibe, sa tournure même vont « attirer comme des mouches les jeunes étourdis ». Avant même de tomber dans le péché de luxure, la femme fardée est devenue adultère. Enfin, dernier argument des théologiens, le maquillage est somptuaire car les dépenses en onguents, poudres et autres produits, coûteux et dangereux pour la santé, sont autant de richesses soustraites à l'aumône destinée aux pauvres.

Il est intéressant de noter que la culture judéo-chrétienne, résolument hostile aux artifices de la toilette féminine, en vient à proscrire les statues peintes. On retrouve ainsi dans le système iconographique, un argumentaire similaire qui oppose la forme, ferme, dense, manifestant le dessein viril de son créateur et la peinture qui est matière, molle, éphémère donc féminine.

Cette conception très élaborée, qui raisonne autant sur les codes esthétiques que sur le salut des âmes, déborde largement le Moyen Âge : jusqu'à une date récente, le fard était refusé aux jeunes filles et mesuré aux femmes honnêtes. Au 19^e siècle, et surtout à notre époque, la catégorie du naturel a permis de séculariser l'opposition entre les vertus de l'âme et l'artifice des apparences. Dans les manuels de savoir-vivre en particulier, il est remarquable que cette catégorie du « naturel » se construise dans un discours pragmatique sur la toilette, le sport, l'hygiène, la santé, l'intimité. Les prescriptions hygiénistes qui font partie du discours sur les bonnes manières dessinent peu à peu l'image d'un corps sain pour une beauté moderne. Ainsi au milieu du 19^e siècle, on recommande dans ces manuels, de

laver les pieds tous les huit jours, les cheveux tous les deux mois, les dents au moins une fois par semaine, etc. Avoir bonne mine tout simplement exerce une attraction irrésistible ; la pâleur, si prisée du temps des ombrelles, devient alors signe de faiblesse. Le teint rosé, puis le bronzage plus récemment font preuve de santé et entrent en force dans le jeu de la séduction. Aujourd'hui être naturel, être bien dans sa peau, leitmotiv de notre temps, relèverait moins d'un désir de captation par le recours aux artifices, aux parures, que d'une présence ambiguë des corps, à la fois plus exposés et moins accessibles, une sorte d'éloignement à l'intérieur de règles complexes, instables, contestées. Par exemple, les corps sur les plages, dénudés et offerts aux regards se protègent, selon le sociologue J-C. Kaufmann qui y a enquêté, par quantité de gestes et d'objets très ritualisés (façon de se dévêtir, de bouger, de s'enduire de crème solaire...)⁸. Dans le domaine de la mode, on peut observer que les changements entraînent aussi des ajustements dans les postures, le maintien, les mouvements, les façons de bouger, de s'asseoir : la mini-jupe, les talons aiguille, les semelles compensées, comme autrefois les crinolines, les coiffes ou les éventails supposent un autocontrôle des gestes et des attitudes. La mode qui façonne si profondément l'identité féminine, et sans doute plus qu'on ne le veut le croire l'identité masculine, est un bon observatoire du jeu des contraintes et du plaisir mis en œuvre dans la séduction. Ce dispositif est constant au cours de l'histoire mais sans cesse renouvelé dans ses formes et dans ses usages.

La question du maquillage, comme tout ce qui se rapporte au vêtement, montre bien le mode dialectique qui sous-tend les codes de la séduction : contradiction entre apparences et vérité de l'être, entre la vérité du naturel et le naturel comme effet de vérité ; jeu subtil entre la pudeur et le dévoilement ; présence paradoxale du corps féminin, à la fois soigné, paré, souligné dans sa séduction par le fard et le vêtement, mais contrôlé dans ce qu'il pourrait avoir d'érotique et de provoquant. Dans cette tension permanente vient s'inscrire la dialectique de la séduction individuelle, dans ce que l'être possède de plus intime, et de la séduction sociale, incorporée et perçue à travers une identité sexuelle.

Dans chacun des terrains proposés dans notre livre, se retrouve ce constat : la séduction est nécessaire, elle est un des points nodaux de l'architecture sociale et aucune société ni période n'a échappé à sa réalité. Sa nécessité a donc construit notre objet de recherche. Ce qui n'empêche pas que chaque groupe social ou institution, dans une période déterminée, cherche à en infléchir les contours ou à en contrôler les effets. Nécessaire la séduction, mais toujours porteuse de crainte, toujours tirée vers des points limites. En effet, si la séduction mène effectivement dans l'espace du plaisir et de l'amour, elle touche aussi aux limites qui font basculer dans l'alarme, le rapt, la captation et éventuellement la transgression. Les frontières restent floues même marquées et contrôlées par la religion et la morale, la force de cette emprise est d'ailleurs variable selon l'époque.

Sa dynamique produit nombre d'effets positifs ou pervers : les sociétés aussi bien que les personnes ont toujours eu à se confronter à cette réalité mouvante et diluée, quelle que soit leur méfiance par rapport à elle. Si nous envisageons par exemple comment la séduction induit des formes de pouvoir, il est manifeste que l'empire qu'on prête aux femmes par ce biais est bien encerclé, contenu, voire contredit par la force de la conquête masculine et par le privilège légitimé de sa domination⁹. A l'intérieur de ce

⁸ Jean-Claude Kaufmann, *Corps de femmes, regard d'hommes*, Paris, Nathan, 1995.

⁹ En abordant ici le thème de la légitimation de la domination masculine, on peut aussi se poser la question de la séduction féminine comme étant un des moyens intériorisés par les femmes de renforcer la domination symbolique masculine. C'est en tout cas l'avis de Pierre Bourdieu dans son livre, *La domination masculine*, Liber, 1998. Dans son chapitre « L'anamnèse des constantes cachées », il écrit : « La séduction, dans la mesure où elle repose sur une forme de reconnaissance de la domination, est bien faite pour renforcer la relation établie de domination symbolique. » (p.66) La réflexion va très loin, et la possibilité de sortir de ce cadre imposé, domination intériorisée par les

modèle général, bien des conflits peuvent perturber l'ordre des choses. Séduisantes ou séduites, séduisantes et séduites, les femmes, en chacune des périodes étudiées, ont pris, face aux hommes, des attitudes très diversifiées selon leur mode d'appartenance au monde, leur permettant parfois de repenser leurs rôles et leur place, parfois de s'en accommoder. Ces parcours heurtés, discontinus les ont obligées à vivre, en perpétuel déséquilibre, un « état » de séduction ne pouvant se définir que par l'intensité des tensions qu'il provoque. Que du côté masculin existe ce genre de tension, il n'est pas question de le nier, mais n'oublions pas que la « noblesse »¹⁰ (expression de Pierre Bourdieu comparant la masculinité à la noblesse) de leur condition joue toujours en dernier ressort.

A l'image de la vie, la séduction entre les hommes et les femmes, ce lieu de tension, bute sur les structures implacables que sont les appartenances identitaires, nationales, culturelles, et les déterminismes de classe. En même temps, malgré les moments de révolution ou de subversion sociale (provoquée par exemple par le féminisme¹¹) et malgré la volonté de repenser en termes équilibrés les relations entre les sexes, l'idéal d'égalité se brise.

II- Une histoire des femmes en devenir

Une discipline jeune et un passé à (re)composer

L'arbre ne doit pas cacher la forêt. Si la séduction peut constituer un nouvel objet en histoire, il mériterait évidemment d'être approfondi et notamment prolongé sur le terrain sociologique, ou anthropologique en comparant des sociétés et des cultures différentes (avec le monde oriental, ou africain...). Surtout, en toile de fond, il y a tout le foisonnement de l'histoire des femmes. L'arbre de la séduction, que j'ai détaché pour les besoins de l'exposé, appartient à cette forêt, il s'est nourri du même terreau.

Au moment d'aborder la présentation de l'histoire des femmes, j'avoue mon embarras. Je crains d'être trop allusive pour ceux et celles qui n'auraient jamais ou peu entendu parler de cette discipline. Je risque par ailleurs de rabâcher des questions trop évidentes pour les spécialistes. Ce qui suit tient donc du bricolage, mais aussi du sentiment profond de devoir transmettre une expérience et la mémoire d'un pan de la recherche récente. La production d'un savoir et la diffusion de ce savoir, savoir et mémoire, ces deux activités ont d'ailleurs parti lié avec le métier d'historien.

Pour présenter le champ de l'histoire des femmes, de façon schématique (encore une fois, je me limite au cas français), je rappellerai que la discipline est encore jeune. Elle est née il y a trente ans environ. Trente ans, c'est peu, mais c'est déjà toute une histoire, elle a connu des moments d'enthousiasme, des moments de doute. C'est le temps d'une génération, un temps assez long pour passer la main à la nouvelle génération et assez long pour que la première éprouve le besoin de dresser l'état des lieux, de faire le récit de

femmes jusqu'à en être pour elles objet de satisfaction, n'apporte guère d'optimisme mais son bien-fondé est évident. Il écrit encore, à propos du corps féminin : « Tout, dans la genèse de l'habitus féminin et dans les conditions sociales de son actualisation, concourt à faire de l'expérience féminine du corps la limite de l'expérience universelle du corps-pour-autrui, sans cesse exposé à l'objectivation opérée par le regard et le discours des autres. » (p.70) Pour sortir de ce pessimisme, Pierre Bourdieu suggère un suspens des rapports de force au moyen des luttes politiques.

¹⁰ « Il n'est pas exagéré de comparer la masculinité à une noblesse. » Bourdieu, *op.cit.* p.66.

¹¹ Voir le texte de Florence Rochefort, cité en annexe.

l'aventure intellectuelle, sociale et politique que représente l'engagement dans l'écriture d'une histoire des femmes. Une série de publications récentes ont donné le signal d'un tournant, ne serait-ce que par la volonté de faire le point : le livre de Michelle Perrot *Les femmes ou les silences de l'histoire*, Flammarion, 1998. Il s'agit d'un recueil d'articles, présentés comme autant de jalons dans l'historiographie des femmes. C'est le fruit d'un défrichage collectif, mené avec obstination et imagination pendant vingt-cinq ans. Mais qui est redevable à la personnalité exceptionnelle de Michelle Perrot, à son engagement sur tous les fronts de la recherche et de l'enseignement.

La même année a paru le livre de Françoise Thébaud, *Ecrire l'histoire des femmes*, ENS éditions. Ce livre clarifie utilement l'état des lieux et les multiples manières de faire l'histoire des femmes. Elle distingue le temps de l'émergence, la phase d'accumulation d'une histoire au féminin, puis le temps du « gender » (construction sociale des rapports de sexe, du masculin et du féminin). La bibliographie dont elle fait état n'occupe pas moins de 43 pages ! En novembre 1997, un colloque a retracé les *Vingt-cinq ans d'études féministes. L'expérience Jussieu*, (enseignement à l'université Paris7 dont Michelle Perrot fut le pivot). Les actes ont parus en juin 2001. Ces publications phares parmi beaucoup d'autres manifestent le besoin et le désir de faire le bilan des recherches sur les femmes et des études féministes. « Il s'agit, sans nostalgie, mais non sans plaisir, de tenter de comprendre ce que nous avons vécu et qui a tant compté pour nous, inégalement sans doute selon les trajectoires, sur un plan intellectuel, professionnel, politique, militant, affectif, tout simplement existentiel. » (M. Perrot) Ces ouvrages de synthèse soulignent aussi que l'histoire des femmes, longtemps pétrifiée par le face à face dominant dominé, a finalement ouvert un vaste chantier sur les mécanismes et les médiations concrètes et symboliques de cette domination, comme par exemple la signification politique et les effets de la législation protectrice du travail féminin ¹². On pourrait citer aussi la question de l'irresponsabilité pénale, celle des pouvoirs sociaux et domestiques, ou celle de la violence.

Ces jalons permettent de recomposer le passé de l'histoire des femmes. On peut en faire la chronologie suivante.

Le premier acte se déroule dans la conjoncture des années 70. C'est alors la création d'universités nouvelles, le temps de la rénovation pédagogique, de la pluridisciplinarité, de l'ouverture sur le Tiers-monde (comme on disait alors), de la contestation critique et des revendications féministes pour plus d'égalité et d'autonomie. On parlait alors de « l'angle mort » de l'histoire, des « oubliés » de l'histoire, ou encore de l'histoire des « marginaux ». L'université Paris7 joue un rôle central : Michelle Perrot ouvre un cours en octobre 1973 sous le titre interrogatif, provocant « Les femmes ont-elles une histoire ? ». L'appropriation d'un passé, de racines représente alors une phase déterminante dans la quête de l'identité. On traite surtout du corps féminin, de la maternité, de la famille, de l'éducation des filles, des espaces féminins, de la prostitution, du travail domestique, des métiers féminins. C'est avant tout une histoire des femmes faites par des femmes.

Deux décennies plus tard, en 1997, le titre d'un colloque tenu à Rouen pourrait suggérer que la question a été résolue : oui, les femmes ont une histoire, ou plutôt, elles sont dans l'histoire, visibles et actives, mais on se demande encore, non sans ironie : « Une histoire sans les femmes est-elle possible ? »¹³. On note bien que la question initiale qui portait sur la possibilité pour les femmes d'avoir une histoire en propre devient une question

¹² Leora Auslander, Michelle Zancharini-Fournel (éd.), *Différence des sexes et protection sociale (XIXe-XXe siècles)*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Culture et société », 1995, 236 p.

¹³ Anne-Marie Sohn et Françoise Thélamon (éd.), *L'histoire sans les femmes est-elle possible ?*, Paris, Perrin, 1998.

sur l'écriture de ce passé, de la place des femmes dans cette écriture (et donc dans le métier d'historienne) et la place de cette écriture au sein de la discipline, plus ou moins intégrée ou marginale. Le déplacement a été opéré dès 1984, avec le colloque de St-Maximin jouant toujours sur le mode interrogatif : « Une histoire des femmes est-elle possible ? »¹⁴. Ces jalons marquent une période qui va de la transgression, de la provocation vis à vis d'une communauté de confrères, à la quête d'une reconnaissance, d'une légitimité qui ne peut être acquise que par la mise en récit de cette histoire.

On pourrait encore rappeler une série de rencontres : des colloques comme ceux d'Aix-en-Provence en 1975 (organisé par le CEFUP) : « La femme et les sciences humaines »; Toulouse en 1982, intitulé « Femmes, féminisme, recherche », organisé par les groupes féministes avec le concours du ministère de la recherche et de industrie et du ministère des droits de la femme. La Sorbonne en 1992, pour discuter des cinq volumes de *L'histoire des femmes en Occident*¹⁵. A la Sorbonne encore en 1995 pour préparer la 4^e Conférence mondiale sur les femmes à Pékin : « Femmes, hommes, identité, égalité, différences ».

A ces rencontres, il faut ajouter la publication de la revue *Pénélope, pour l'histoire des femmes* de 1979 à 1984, une « Action Thématique Programmée » financée par le CNRS entre 1984 et 1989, l'édition d'une *Histoire des femmes en Occident*, en cinq volumes en 1991, et naissance d'une nouvelle revue : *Clio, Histoire, Femmes et Sociétés* en 1995.

Entre ces différents jalons, l'objet même de l'histoire des femmes et la façon de l'aborder se sont profondément modifiés : ce ne sont plus les femmes toutes seules qui sont en jeu, comme communauté réelle ou virtuelle. L'histoire des femmes, c'est l'histoire du rapport des sexes, du rapport à l'autre, à l'altérité, c'est à dire l'histoire des fondements même de l'organisation sociale. La question consiste alors à comprendre comment ce rapport fonctionne, comment il évolue à tous les niveaux de représentations, des savoirs, des pouvoirs et des pratiques quotidiennes. Dans la cité, dans le travail, dans la famille. Le concept de genre ou gender est devenu central¹⁶. Il désigne l'activité humaine qui s'efforce de penser la différence des sexes, en relation avec d'autres logiques, politique, économique, esthétique... Ce travail sur les représentations a pour effet de tracer une frontière entre les uns et les autres, de répartir –de façon inégalitaire- les biens, les corvées, les devoirs et les pouvoirs.

L'histoire des femmes peut ainsi être évoquées comme autant de lieux qui appartiennent à la mémoire collective de cette génération d'historiennes et qu'il importe de transmettre. La mise à distance à travers l'écriture (comme l'a montré F.Thébaud) renvoie à celles et ceux qui y ont œuvré à divers titres, l'image d'une aventure intellectuelle et le souvenir d'une lutte sourde contre le discrédit. Surtout il est important de souligner que la mise en récit permet d'établir des repères, de marquer des étapes, de hiérarchiser des faits, de légitimer une série d'activités et de prises de parole, de les fixer non seulement dans la mémoire des actrices, mais de les insérer dans le champ historique, tout simplement. L'émergence d'un « nous » collectif vient corroborer ce travail de mémorisation.

Les conclusions de Christine Delphy au colloque du cinquantenaire du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir en 1999 (citée par *Le Monde* du 3 février 1999) sont tout à fait significatives de ce travail de mémoire : « En 1970, on ignorait tout ou presque des féministes qui nous avaient précédées. Nous avons titré notre première publication « Libération des femmes, année zéro ». Nous avons dit des choses déjà constatées en

¹⁴ *Une histoire des femmes est-elle possible ?* s.l.d. Michelle Perrot, Marseille/Paris, Rivages, 1984.

¹⁵ Georges Duby et Michelle Perrot (éd.), *L'histoire des femmes en Occident*, Paris, Plon, 1991, 5 vol.

¹⁶ Joan Scott, « Gender : a useful category of historical analysis », *American Historical Review*, 1986, vol. 91, n°5. Repris dans *Gender and the Politics of History*, Columbia Univ. Press, 1988.

1900. Aujourd'hui, de nouveau, on oublie que les combats des années 70 ne sont pas acquis pour toujours. Tout cela est préjudiciable à l'avenir. » Christine Delphy martèle là une évidence qui préside à l'émergence de l'histoire des femmes : « Dans un combat, dans une réflexion, partir sans mémoire, c'est se condamner à la répétition . » Une histoire qui bégaye, une histoire à éclipse, l'histoire des femmes a souvent été qualifiée ainsi. On sait qu'en fonction des contextes politiques et économiques, un « retour de bâton » est toujours à craindre.

Est-il venu le temps de la reconnaissance ?

Quand Gérard Noiriel¹⁷ propose une définition pragmatiste du métier d'historien, il place au centre de son raisonnement, les trois dimensions indissociables que sont les activités de savoir (production de connaissances scientifiques), de mémoire (diffusion de ces connaissances) et de pouvoir (exercice et le contrôle des normes de jugement). Qu'en est-il du métier d'historienne ? Il ne fait aucun doute que les deux premières dimensions sont largement déployées. La troisième dimension, elle, semble encore lui faire défaut. Une véritable enquête devrait être menée pour décrire et comprendre pourquoi et comment l'histoire des femmes et ses praticiennes restent confrontées à de multiples formes d'ignorance, de résistance ou de dévalorisation.

Les signes de ce déficit de reconnaissance sont multiples : précarité des postes d'enseignement à l'université ; discrimination verticale et horizontale ; réticence des grands instituts de recherche à inscrire une histoire des femmes comme discipline spécifique ; quasi absence des femmes ou persistance des stéréotypes féminins dans les manuels d'histoire, en particulier dans l'enseignement primaire, au moment crucial où se fixent les représentations du masculin et du féminin. Le domaine des publications est exemplaire de ce déficit de pouvoir. Prenons le cas du *Dictionnaire de la Révolution française* : à l'exception notable de la direction paritaire (François Furet et Mona Ozouf), l'ouvrage brille par l'absence de femmes auteures de contributions et surtout par leur effacement en tant qu'actrices de la Révolution. Seuls deux noms font l'objet d'une entrée : Marie-Antoinette et Mme de Staël. Les enjeux politiques du bicentenaire de la Révolution française n'ont guère été favorables au réexamen de la place des femmes dans l'historiographie. En effet les femmes se sont trouvées évincées, ou caricaturées, ce qui revient au même, dès le surgissement des événements. Du moins elles n'ont pas constitué une donnée immédiate et évidente du récit historique. Leur prise en compte en histoire suppose qu'on déconstruise précisément leur « silence », leur effacement de la sphère publique autant que les usages politiques des catégories du masculin et du féminin.

Autre exemple du déficit de reconnaissance. A l'occasion d'une journée européenne (décembre 2000) organisée par la revue *Clio* intitulée « l'histoire des femmes en revue », on a pu observer qu'un véritable clivage s'installait entre les revues spécifiques de l'histoire des femmes et les revues généralistes, d'histoire en général. Plusieurs revues d'histoire des femmes ont été créées dans les années 90 dans plusieurs pays européens. Toutes revendiquent le professionnalisme, dans le fond et dans la forme, dans les modes de fonctionnement et dans le souci de qualités scientifiques. Du côté des revues généralistes, les bilans sur la place faite à l'histoire des femmes oscillent dans une marge étroite allant de l'absence à la portion congrue (quelques rares articles par an). D'un point de vue pratique, ce déficit peut être lié à la faible présence de femmes aux postes clés des décisions (comité de rédaction, réseaux informels du monde de la recherche). Des raisons intellectuelles ont été invoquées par les responsables de ces revues : il semble qu'une sorte de résistance épistémologique s'oppose aux problématiques de genre ; on a parlé de réticences à repasser l'histoire au crible du genre, vu comme un principe explicatif unique ; on a critiqué le relativisme et ce que les américains ont appelé le « tournant linguistique » ; il semble aussi

¹⁷ Gérard Noiriel, *Sur la crise de l'histoire*, Paris, Belin, 1996.

qu'on assimile l'histoire des femmes à une histoire sociale qui aurait pour vocation de l'absorber ; sans parler du discrédit du militantisme, qui entache la recherche dans ce champ. Par exemple la revue phare des historiens, les Annales n'a guère publié plus de 36 articles en 30 ans¹⁸.

Le déficit de légitimité et de reconnaissance, sensible donc depuis l'enseignement de l'histoire à l'école primaire jusqu'au seuil de l'université, et au sein de la communauté scientifique, pose la question du futur de l'histoire des femmes : 1/ doit-elle se résoudre à la vie de ghetto, au radicalisme de l'entre-soi, pour soi, cet isolement pouvant lui être fatal ; 2/ doit-elle faire en sorte d'être plus intégrée, jusqu'à se trouver absorbée par la discipline maîtresse, avec les risques que comporterait la fusion dans la communauté historienne, risque par exemple de l'autocensure ou de la banalisation, en masquant par exemple les intitulés de cours ou de thèses ; 3/ doit-elle persister dans la voie du dialogue, d'une écoute mutuelle pour faire émerger de nouvelles questions ? Peut-elle vraiment conserver un territoire propre dans la reconnaissance mutuelle ?

Je ne retiendrai que l'hypothèse optimiste. Mais à quelles conditions peut-elle être mise en œuvre ?

Les possibilités de dialogue dépendent d'abord des questions et des modes d'approche. L'histoire des femmes, de moins en moins focalisée sur les seules femmes, peut aujourd'hui proposer des approches comme la séduction, comme nous l'avons fait auparavant avec la violence¹⁹. Une lecture sexuée, et non plus seulement féminisée du passé, fait apparaître que les relations hommes femmes sont aux prises avec toute l'épaisseur du social, du culturel et du politique. La construction du genre constitue un fait social total, un « tout » en ce sens que son observation permet de percevoir l'essentiel, à savoir l'aspect vivant, l'instant fugitif où la société « prend » (s'agrège, se cristallise, se structure), ce moment où les hommes et les femmes prennent une conscience intime d'eux-mêmes et de leur situation vis à vis d'autrui. Le point névralgique de cette observation est constitué par la définition de la féminité et de la masculinité, par ses usages et ses déplacements possibles. Dans le cas de la séduction, nous avons vu que la reconnaissance sociale de la différence, visible, sensible, esthétique, concrète détermine les mécanismes du jeu de la séduction. Là où il y a construction du genre, il y a du social, pris dans le sens le plus large allant du juridique au symbolique et au politique. Il semble donc que toute la

¹⁸ Les *Annales* (comptages des articles et comptes-rendus se rapportant à l'histoire des femmes, d'après les *Tables des Annales*):

1929-48 et 1949-68: une dizaine de comptes-rendus

1969-73: 6 articles 3 comptes-rendus soit 9 textes en tout

1974-78: 6 1 7 "

1979-83: 8 9 17 "

1984-88: 8 27 35 "

1989-93: 6 28 34 "

1994-98: 2 5 7 "

soit 36 articles en 30 ans, dont la moitié entre 1979 et 1988.

On peut noter que, parmi les 6 articles de 1989-93, 5 articles reprennent les interventions du colloque de la Sorbonne à propos de la publication *Histoire des femmes*, et s'apparentent plus à des comptes-rendus.

¹⁹ *De la violence et des femmes*, ouvrage collectif sous la direction de Cécile Dauphin et Arlette Farge, Paris, A.Michel, 1997.

discipline devrait se sentir concernée par ce type de problématique, par la question des relations entre l'intime et les espaces sociaux et politiques, par les rapports entre identité et différence.

Autre condition pour que l'hypothèse du dialogue puisse fonctionner : ouvrir la boîte à outils de l'historien, interroger les procédures mises en œuvre dans l'opération historique. Ainsi la question des sources, comme celle de la détermination de l'événement constituent un carrefour classique du débat historique.

Qu'est-ce que la trace saisit du vivant ?

Le silence des archives à propos des femmes est un problème difficile. Le matériau historique semble leur opposer une résistance particulière. On a longtemps cru que les archives pour l'histoire des femmes n'existaient pas, qu'elles étaient à inventer, quitte à combler cette lacune par l'enquête orale, du moins pour la période contemporaine. Puis il est devenu évident que d'elles il était tant parlé qu'on ne lisait plus que stéréotypes et discours convenus, qu'on ne voyait plus qu'images et représentations. Les femmes pouvaient être vilipendées ou hypostasiées, honnies ou désirées, elles restaient prisonnières de l'imaginaire des hommes, et silencieuses à jamais. Les historienne se sont efforcées d'arracher cette parole du silence des archives. Le dit des femmes sur elles-mêmes, sur les autres et sur le monde a pu enfin émerger dans le discours historique, dans l'écart et la différence. Le travail des historiennes s'est apparenté alors à une mise en œuvre des conditions d'écoute. En effet, la parole comme le texte n'existe que par sa réception. Celle des femmes, plus que toute autre, reste tributaire des ricochets de la mémoire, depuis les travestissements imposés par l'incrédulité, la mauvaise foi ou les préjugés au moment même où l'expression féminine s'inscrit dans l'événement, depuis les arcanes de la transmission écrite (ce sont des institutions, les archives, qui classent, trient, organisent, conservent, légitiment selon leurs logiques propres) jusqu'aux opérations de questionnement et d'interprétation développées par la discipline historique, longtemps masculine et encore relativement peu féminisée, du moins dans les statuts supérieurs. Que reste-t-il donc de la parole féminine après ce parcours cisailé par l'amnésie ?

L'immense effort pour rendre les femmes visibles dans l'histoire et dans l'historiographie a très tôt soulevé la question des sources, la question des traces écrites et de ses liens avec l'accès des femmes à l'écriture, avec les différents genres narratifs (correspondances, journaux intimes, romans), avec la transmission orale des savoirs et de la mémoire. Trouver des traces, inventer des archives, revisiter les grands travaux pour en faire une autre lecture, ces procédures de mise à jour posent une double question. D'abord, celle de l'effet de source produit par les archives privées et certains genres narratifs, découvertes pour l'occasion : rares, ces traces émanent le plus souvent de milieux favorisés par la culture et renforcent l'idée d'un lien privilégié des femmes avec le privé, avec cet insignifiant qui tisse le quotidien, et donc avec des rôles attendus et assignés par le discours normatif. Comme par effet de retour, ces sources laissent dans la pénombre les ouvrières et plus encore les paysannes, renvoyées à l'illusion d'un collectif et d'une communauté féminine, par opposition à la singularité des sources privées. L'autre difficulté est de déconstruire cette parole retenue, réservée, intime, filtrée. Que signifie-t-elle quand elle est placée sous le coup de l'effraction, de l'ébruitement (selon l'expression d'Arlette Farge) ? L'idée de dévoilement oriente la réception vers un préjugé de vérité, dont il faut décrypter les codes, la grammaire. Peut-elle pour autant être tenue pour vraie et plus authentique que les mots des hommes sur elles ? Comment ces voix féminines, entendue isolément, en solo, fragiles ou non, viennent-elles interférer avec le tapage assourdissant du discours redondant des hommes sur les femmes ? Comment rendre audibles ces paroles inouïes dans les deux sens du terme, inattendue et donc inaudible²⁰. Dans ce domaine le travail doit surtout porter

²⁰ Titre d'un livre dirigé par Christiane Veauvy et Laura Pisano : *Parole inascoltate...*

sur les conditions d'écoute et de production de la parole féminine, qui, comme tout autre texte, n'existe que par sa réception. Il reste à comprendre comment ces traces peuvent s'inscrire dans l'événement. Comment ces traces évanescences et furtives peuvent faire événement. La problématique se déplace ici vers la question de l'ordinaire des jours et du registre affectif, qui doivent et peuvent être pensés historiquement. La banalité des objets et des écritures n'est pas vide de sens. C'est l'œil du découvreur qui extirpe les traces anodines de l'oubli et des coulisses du rebut. A lui d'en déchiffrer les énigmes, les fonctions, les codifications, les usages. Là encore, tout est question de regard, de lecture, de questionnement et d'interprétation.

Comment penser le temps en histoire des femmes ?

L'histoire est par définition la discipline qui s'attache à saisir le changement, les ruptures, les continuités. Pourtant le rapport au temps semble avoir aussi fait problème pour l'histoire des femmes. Si les faire émerger des archives est déjà une opération difficile, les soustraire à la pesanteur d'un éternel féminin, à l'implacable variance différentielle des sexes²¹ (Françoise Héritier) relève d'un travail de Titan ou de Pénélope. Raisonner en termes d'événements pour l'histoire des femmes pourrait être le prochain défi à relever.

L'histoire des femmes a très vite rencontré la difficulté de se mouler dans les catégories obligées, classiques, inculquées depuis l'école primaire, de découpage du temps, dans les grandes chronologies comme la Renaissance, l'Ancien régime, la Révolution, etc. La tentation a été grande pour l'histoire des femmes de rejeter en bloc ce découpage chronologique : article de Joan Kelly en 1977 se demandant si les femmes ont eu une Renaissance, - Did women have a Renaissance ? - et répondant par la négative²². Question récurrente : je la posais dans l'article « femme » dans la *Nouvelle Histoire*²³, en 1978. A nouveau Yvonne Knibielher en 1984, dans un article « Chronologie et histoire des femmes »²⁴: « Exhumer des événements méprisés, négligés, leur donner de l'importance et dire pourquoi, ce n'est pas seulement réparer un oubli, c'est changer les critères, c'est bouleverser la hiérarchie des valeurs. » Enfin C.Klapisch et F.Thébaud dans *L'Histoire des femmes*, en 1991, reviennent sur ce problème, mais sans le résoudre puisque cette *Histoire* se moule finalement dans la chronologie classique.

Cette question reste cependant utile pour plusieurs raisons.

1) Pour remettre en cause le dogme historique d'un progrès de la « condition » féminine, parallèle aux avancées du droit, de l'économie. Difficile d'échapper par exemple au sempiternel « depuis que les femmes travaillent » tant qu'on n'aura pas inscrit le travail des femmes dans la temporalité. Question utile pour s'interroger sur la notion d'acquis, d'émancipation, de progrès, de féminisation et sur la validité d'un récit linéaire de ces acquis, ou sur les visions mythiques de mondes perdus (les Amazones ou les femmes de pouvoir de l'Ancien régime ou au temps de cathédrales...). Ces formes de récit à partir de « ce que nous avons perdu », ou de « ce que nous avons gagné », ont surtout pour vertu soit d'envelopper des pans entiers du passé dans un flot grisâtre et uniforme, soit de

²¹ Ce concept a été proposé par Françoise Héritier, dans son livre *Masculin/féminin, la pensée de la différence*, 1996. Elle montre en effet que la domination masculine est à l'œuvre dans toutes les sociétés. La valorisation de tout ce qui se rapporte au masculin est considéré comme une compensation du privilège exorbitant de la féminité, à savoir le pouvoir de la reproduction.

²² Renate Bridenthal et Claudia Koonz (eds.), *Becoming Visible. Women in European History*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1977.

²³ Sous la direction de Le Goff, Chartier et Revel, Paris, Retz, CEPL, 1978.

²⁴ *Une histoire des femmes est-elle possible ?* op.cit., p.52.

monter en épingle des îlots isolés. Cette posture a eu pour résultat que les manuels scolaires, jusque très récemment, ont peine à parler des femmes hors Jeanne d'Arc et Marie Curie, hors les précieuses ridicules ou les tricoteuses de la Révolution. Où sont les résistantes, les paysannes et les ouvrières dans les manuels d'histoire ?

2) Cette question sur la chronologie de l'histoire des femmes est utile pour montrer que tout découpage chronologique résulte de choix implicites et d'une hiérarchisation des événements, pour montrer la cécité et le caractère réducteur des partages opérés d'un point de vue unilatéral, le cas échéant en pointant les hauts faits guerriers et politiques. Il est clair que les indicateurs qui définissent la croissance ou le déclin ne prennent en considération que les acteurs les plus visibles de la vie sociale, dans les champs économique, politique ou culturel. Acteurs masculins, et dotés d'une autonomie juridique, d'une capacité d'expression publique. L'idée d'une chronologie en histoire des femmes plaide pour la prise en compte des changements qui interviennent dans les rapports de sexe et qui permettent de penser autrement l'invariant de la domination masculine. Le défi de cette réflexion sur la chronologie serait d'articuler l'idée d'un temps long, immobile qui serait celui du symbolique et l'idée de brèches et de ruptures ouvertes par des événements dans cette immobilité.

3) Réfléchir à la chronologie suppose enfin une clarification du rapport à l'événement. Événement et genre pourrait être un axe possible de dialogue au sein de la communauté historienne. Il ne faudrait pas oublier que l'histoire des femmes a émergé, non seulement sous la pression des mouvements féministes des années 70, mais aussi dans le contexte très particulier de ce qui fut appelé « la nouvelle histoire ». Ce courant, marqué par la publication d'un gros ouvrage collectif intitulé « la nouvelle histoire », prônait l'interdisciplinarité, empruntant beaucoup aux concepts de l'anthropologie. Elle préconisait aussi, fidèle à l'École des Annales, une histoire problème, plus proches des « mentalités » et des représentations collectives que de l'événement. L'événement fut un peu évacué par ce type d'interrogation. Il semble que nous assistions aujourd'hui, en particulier sous l'impulsion du travail mené par Pierre Laborie et Arlette Farge à un « retour » de l'événement. Si retour il y a, c'est dans une approche fondamentalement différente, instruite justement des acquis de la nouvelle histoire. Cette réflexion insiste sur la notion de rupture, sur l'idée que l'événement se construit en permanence en fonction de ses modes de réception. C'est en quelque sorte un morceau de temps, isolé par l'historiographie, soit pour sa signification exemplaire, soit comme vecteur d'un enchaînement causal. Cette définition, heuristique et programmatique, trace les lignes d'un travail à mener sur les notions de découpage, de preuve, de mise en récit, de sens à donner, de segment orienté, de dépendance et de relation avec le tout. Dans cette approche, l'événement, c'est moins le fait important auquel vient aboutir une situation, c'est moins le dénouement, que le lieu de production de sens, d'interprétations contradictoires, d'affrontement des compétences. Un lieu auquel est arrimé, auquel peut s'accrocher le travail de mémoire, qui est, selon Paul Ricoeur, la matrice de l'histoire.

En guise de conclusion

Dans le parcours qui nous a mené de l'enquête sur la séduction à l'histoire des femmes, j'ai attiré votre attention sur différents points névralgiques d'une discipline encore jeune, pleine de vitalité, mais inquiète, soucieuse de transmettre des connaissances à un « public avide de son passé et souvent désespéré du présent » (Arlette Farge). A distance du cadre tranché (tranchant) de la domination masculine, des espaces de négociation méritent d'être pris en compte dans toute leur complexité, dans la tension des mots et du non dit, au point de rencontre de l'intime et du social. Il semble qu'aujourd'hui l'histoire des femmes, proposant une lecture sexuée, et non seulement féminisée, du passé, est en mesure de faire apparaître que les relations hommes femmes, loin d'être figées, sont affectées par l'événement, et qu'inversement l'événement est marqué par la construction du

genre. De façon plus radicale, on peut dire qu'il n'existe pas d'événement qui ne perturbe pas les hiérarchies, qui ne déplace pas les frontières, qui ne crée pas un nouvel espace de possibles. Toutes les formes de radicalisation en termes politiques et religieux (en période de guerre ou non) ont nécessairement des conséquences sur les espaces et les pouvoirs symboliques, sur la coexistence des hommes et des femmes. En ce sens, une réflexion sur l'événement en termes de genre, une histoire des femmes aux prises avec les événements devraient permettre d'aborder ces moments particuliers comme des lieux de relations, comme des facteurs structurants du social, comme les ressorts d'une logique de pensée. Certes, la société ne cesse de signifier des rapports de pouvoir entre les hommes et les femmes. Des déplacements dans ce domaine ne sont pas sans susciter des réactions d'effroi, de frilosité, de défense. L'histoire peut sans doute aider à appréhender certains débats de notre temps. C'est précisément l'événement qui permet de révéler et de laisser espérer d'autres agencements possibles dans les relations de domination, ou si l'on est pessimiste, on parlera de déplacements vers de nouvelles frontières.

ANNEXE

Séduction et sociétés. Approches historiques, sous la direction de Cécile Dauphin et Arlette Farge, Paris, Le Seuil, 2001.

Table des matières :

INTRODUCTION
CERNER LE SENS DES MOTS

CONFLITS DU CORPS ET DE L'ESPRIT :

Christiane Klapisch-Zuber, « Les postiches de la séduction et la métaphore de la statue peinte »

Danielle Haase-Dubosc, « Des usages de la séduction selon Madeleine de Scudéry (1607-1701) »

Arlette Farge, « Jeu des esprits et des corps au XVIIIe siècle »

Dominique Godineau, « Beauté, respect et vertu : la séduction est-elle républicaine ? (1770-1794) »

DESIR ET RESERVE :

Myriam Cottias, « La séduction coloniale : damnation et stratégies (les Antilles, XVIIe-XIXe siècles) »

Danièle Poublan, « Les lettres font-elles les sentiments ? S'écrire avant le mariage au milieu du XIXe siècle »

Cécile Dauphin, « Au cœur du savoir-vivre »

Florence Rochefort, « La séduction résiste-t-elle au féminisme ? (1880-1930) »

MISES EN SCENE ET USAGES PUBLICS :

Yannick Ripa, « Une séduction détournée : Primo de Rivera et Franco »

Danièle Voldman, « *Le Silence de la mer* ou le bruit des amours impossibles »

Marie-Françoise Lévy, « L'amour conjugal en crise. Les mises en scène des passions ordinaires à la télévision »

Nancy L. Green, « Quand le privé devient public : l'Amérique des années 1990 »

Lydia Flem, « Opéra : délices de l'oreille, voix de la séduction »

Auteures :

Myriam COTTIAS, Chargée de recherche au CNRS (Université des Antilles et de la Guyane, CRH – EHESS)

Cécile DAUPHIN, Ingénieure de recherche au CNRS (CRH – EHESS)

Arlette FARGE, Directrice de recherche au CNRS (CRH – EHESS)

Lydia FLEM, Psychanalyste et écrivain

Dominique GODINEAU, Maître de conférences à l'Université Rennes II (CRHISCO)

Nancy L. GREEN, Directrice d'études à l'EHESS (CRH)

Danielle HAASE-DUBOSC, Directrice de Reid Hall, Directrice d'études de Columbia University à Paris

Christiane KLAPISCH-ZUBER, Directrice d'études à l'EHESS (CRH)

Marie-Françoise LEVY, Chargée de recherche au CNRS (IHTP)

Danièle POUBLAN, Ingénieure d'études à l'EHESS (CRH)

Yannick RIPA, Maître de conférences à l'Université Paris VIII

Florence ROCHEFORT, Chercheuse associée au CNRS (GSRL), Revue *Clio, Histoire, Femmes et Sociétés*

Danièle VOLDMAN, Directrice de recherche au CNRS (IHTP)